
ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 43 - septembre 2014
月刊漫画
ガロ
No.89
3月
増刊号
Manga
La révolution
GARO
Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Souvenirs



2014 marque le cinquantième anniversaire des Jeux olympiques de Tôkyô. Nous aurions pu évoquer ce souvenir important, car il a marqué le retour du Japon dans le concert des nations. Mais nous avons préféré célébrer un autre anniversaire. Celui du magazine *Garo*, un mensuel de mangas lancé en septembre 1964. Créé par des personnes qui voulaient "éduquer" les plus jeunes pour qu'ils comprennent le monde qui les entourait et ne le subissent pas. Le magazine est rapidement devenu un lieu de créativité et de bouillonnement d'idées qui a influencé toute une génération de lecteurs, mais aussi de mangaka encore en activité. Une façon pour nous de partager quelques souvenirs avec vous.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

26,6 % Telle est la progression du nombre de touristes étrangers qui ont foulé le sol japonais en juillet 2014 par rapport au même mois de l'année dernière. Au total, 1,27 million de personnes ont visité l'archipel au cours du septième mois de l'année. Un record.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le regard d'Eric Rechsteiner

Station de Fujiten, préfecture de Yamanashi



© Eric Rechsteiner

L'été 2014 aura été l'un des plus chauds que le Japon a connu ces dernières années. C'est dans cette ambiance caniculaire que certains sont venus s'entraîner au ski d'été sur les pentes du mont Fuji. Une manière de se préparer à l'hiver et à ses températures dont beaucoup rêvaient alors que le thermomètre flirtait avec les 40°C pendant les mois de juillet et d'août.

SOCIÉTÉ Les accros du pachinko

Environ 5,36 millions de Japonais de 20 ans et plus (dont 4,4 millions d'hommes) ne peuvent s'empêcher de jouer, en particulier au pachinko, ces machines verticales dans lesquelles on introduit des billes d'acier dans une ambiance sonore assourdissante. En d'autres termes, 5% des adultes nippons sont accros aux jeux alors que la moyenne dans les pays développés est de 1%. Un vrai problème de société.

AGRICULTURE Le riz de Fukushima s'exporte

La fédération japonaise des coopératives agricoles a annoncé que les exportations de riz en provenance de la préfecture de Fukushima avaient repris, en août, pour la première fois depuis l'accident nucléaire du 11 mars 2011. La première destination de ce riz soumis à des contrôles particuliers sur la radioactivité est Singapour. D'autres pays sont concernés par ces exportations.









Foire de Hiroshima à Paris

Gourmet - mode - culture - artisanat - tourisme

Ven.17 et sam.18 octobre 2014

Espace Cinko 12-18 passage Choiseul 75002 Paris









Hiroshima se déplace à Paris ! Venez découvrir et acheter des produits made in Hiroshima : sakés, pâtisseries, épices (miso, sauce de soja, sauce d'okonomiyaki, etc...), accessoires en perles de verre de Hiroshima, vélos, pinceaux de Kumano, ciseaux, recyclage de kimono, etc...., ainsi que prendre des informations touristiques.



Organisateurs : Préfécture de Hiroshima, Ville de Hiroshima, Ville de Onomichi, Ville de Higashi-Hiroshima, Ville de Kumano, Chambre de commerce de Hiroshima

Recrutement : La Foire de Hiroshima recherche des interprètes bénévoles (fr/jp).
Pour plus d'informations, veuillez nous contacter à *syokaigai@pref.hiroshima.lg.jp*

SÉRIE Nous, les lycéens d'Ishinomaki

La catastrophe du 11 mars 2011 a bouleversé l'existence des jeunes de la cité portuaire. Témoignages.

Il y a un peu de plus de trois ans, les lycéens préparaient leurs examens de fin d'année avec des rêves plein la tête. C'est à ce moment que sont survenus le séisme et le tsunami du 11 mars 2011. Leur environnement a non seulement changé, mais aussi l'avenir qu'ils avaient pu envisager. Tout en continuant à vivre avec des blessures émotionnelles dont ils ne parlent pas, ces jeunes doivent toutefois aller de l'avant. Nous avons fait le point avec deux d'entre eux sur ces trois années passées dans un lycée en préfabriqué.

ABE Yûna (17 ans),
Lycée d'études commerciales d'Ishinomaki

"Ma vie de lycéenne, telle que j'avais pu l'imaginer, a été bouleversée par le tsunami", raconte, le regard triste, la jeune fille qui a reçu son diplôme en mars dernier. Trois ans auparavant, Yûna, qui venait de réussir sa dernière année au collège Watanoha d'Ishinomaki, discutait chez elle avec ses amis de son entrée au lycée lorsqu'une violente secousse comme elle n'en avait jamais connue auparavant s'est produite. Après le retour de ses parents, elle a passé la nuit suivante au second étage du collège après le passage du tsunami. Le lendemain matin, elle a pu voir la dévastation qui avait frappé la ville et notamment le lycée où elle devait suivre sa scolarité. Le quartier de Matsubara où elle habitait avait été entièrement détruit. Sa perruche qu'elle adorait mais qu'elle n'avait pas pu emmener avec elle dans le centre d'évacuation interdit aux animaux avait péri.

Sa vie de lycéenne a donc débuté dans le chaos. Comme le bâtiment du lycée pourtant facile d'accès pour elle n'était pas utilisable, la cérémonie de rentrée s'est déroulée, en mai, dans le gymnase municipal. Jusqu'à la mise à disposition de bâtiments préfabriqués, les cours se sont déroulés dans différents endroits de la ville en fonction de leur disponibilité. *"Il y avait pas mal de contrainte de temps du fait que j'utilisais le bus de ramassage scolaire. Ça demandait chaque jour pas mal d'énergie",* se souvient-elle. C'est en décembre 2011, huit mois après la rentrée, que les nouveaux bâtiments préfabriqués du lycée ont été achevés. Les cours ont ainsi pu reprendre normalement jusqu'à la fin de l'année scolaire. *"C'était ce que nous attendions, mais comme il s'agissait de constructions provisoires, le vent pénétrait facilement, les murs de séparation entre les classes étaient tellement fins que l'on pouvait entendre ce qui se disait dans la classe voisine. A chaque fois que j'étais confrontée à ce genre d'inconvénient, je me mettais à penser à ce qui ce se serait passé s'il n'y avait pas eu de séisme",* raconte-t-elle.



Ishinomaki Hibi Shimbun

ABE Yûna (à droite) a terminé ses études secondaires en mars 2014. Elle travaille désormais.

石巻日日新聞

Comme nous vous l'avions annoncé dans notre numéro de mars, nous avons entamé la publication d'une série d'articles rédigés par l'équipe de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun* dans le but d'informer les lecteurs sur la situation dans l'une des villes les plus sinistrées. Malgré ses difficultés, ce quotidien local continue à enquêter et à apporter chaque jour son lot de nouvelles. Si vous voulez le soutenir dans sa tâche, vous pouvez vous abonner à sa version électronique pour 1000 yens (moins de 7 euros) par mois : https://newsmediastand.com/nms/N0120.do?command=enter&mediaId=2301

A compter de 2012, elle a commencé à se rendre en train jusqu'au lycée, profitant de sa vie de lycéenne avec ses amis. Mais cette année fut déjà sa dernière au lycée. *"J'ai passé trois ans avec la plupart de ceux qui étaient là au moment de la catastrophe. Ce sont trois années où nous sommes beaucoup soutenus"*, explique-t-elle. Son meilleur souvenir est le festival culturel qui a été organisé au lycée. *"Lorsque j'étais encore au collège, j'avais vu cette fête et cela m'avait donné très envie d'entrer dans ce lycée"*, confie Yûna. En 2011, elle avait été annulée et l'année suivante, elle avait été une dimension bien différente de celles du passé. Elle ne voulait pas que sa vie de lycéenne se termine sur une note identique. Aussi, dès son entrée en dernière année, elle s'est portée volontaire pour organiser la fête du lycée. Vice-présidente du comité d'organisation, elle s'est investie dans cette mission. *"Je voulais qu'elle ressemble à celles d'avant. Il s'agissait d'en faire notre plus beau souvenir. Le trésor d'une vie"*, se souvient-elle.

Au printemps, elle a été embauchée dans un organisme financier local. *"Je voulais travailler dans la région surtout après le séisme. Les entreprises qui recrutent contribuent à la reconstruction de la région. C'est pourquoi je souhaitais pouvoir participer à ce mouvement"*, raconte Yûna. Elle a donc réussi à passer de sa vie de lycéenne à celle de salariée, en surmontant le poids de la catastrophe.

CHIBA Hisato (18 ans)
Lycée piscicole de la préfecture de Miyagi

"Mes rêves d'avenir ont beaucoup changé avec le séisme, mais je ne regrette rien", lance Hisato qui suit désormais des cours à l'Université des techniques et des sciences de la mer à Tôkyô. Il est originaire du quartier d'Ogachi à Ishinomaki. Avant le tsunami, sa famille faisait de l'aquaculture. Son objectif était alors de prendre la succession. C'est pourquoi il a décidé sans hésitation de rejoindre le lycée piscicole. Mais la catastrophe a tout remis en cause. Ce jour-là, il a trouvé refuge sur une colline située derrière chez lui avec sa mère et son grand-père. Aucun membre de sa famille n'a péri, mais l'outil de travail de sa famille a été détruit et il a été impossible de le relancer. *"Comme j'étais entré au lycée avec l'idée de reprendre l'affaire familiale, j'étais très déprimé après le séisme"*, reconnaît-il. Après son entrée au lycée, il a changé ses objectifs. *"Je ne pouvais plus m'occuper de l'entreprise familiale, mais je voulais tout de même continuer à évoluer dans le secteur de la pêche. Je ne voulais pas baisser les bras face à la catastrophe et je souhaitais jouer un rôle dans la reconstruction de ma ville"*, ajoute-t-il. Hisato en a conclu qu'il devait entreprendre des études supérieures avant de revenir dans sa ville natale. *"Il n'y aura pas de reconstruction si l'industrie de la pêche à Ishinomaki ne redémarre pas"*, assure-t-il.

Comme les locaux préfabriqués ne bénéficiaient pas d'assez de salles d'expérimentation, les lycéens devaient se rendre dans d'autres endroits situés à Watanoha. Ils perdaient donc beaucoup de temps. *"Aujourd'hui encore je ne peux pas nier qu'il a fallu une sacrée volonté pour passer ces trois années"*, explique-t-il avec franchise. Aussi a-t-il beaucoup bûché, pouvant compter sur ses amis qui ont aussi vécu la même situation. Leur chemin était différent, mais ils pensaient tous à leur ville. *"C'est d'avoir pu compter les uns sur les autres qui nous a sans doute permis de nous en sortir"*, assure Hisato. Au printemps, il a rejoint Tôkyô où il a commencé à vivre seul après avoir passé tant d'années avec sa mère, son frère et son grand-père, son père étant décédé lorsqu'il était enfant. S'il doit beaucoup à sa mère qui l'a élevé, il n'oublie pas ses amis. *"Le soutien de la famille est naturel, mais l'amitié des copains de lycée avec qui on a partagé des joies et des peines est un trésor irremplaçable. C'est ce qui m'a permis de surmonter les épreuves après le séisme"*, raconte celui qui veut revenir plus tard à Ishinomaki pour participer à la renaissance de la ville, en devenant enseignant au lycée piscicole.

YOKOI YASUHIKO & YAMAGUCHI HIROSHI



N°1, septembre 1964



N°63, juillet 1969



N°72, février 1970



N°89, mars 1971



N°119, juillet 1973

collection Claude Leblanc

Un poil à gratter nommé GARO

ガロ

Créé il y a tout juste 50 ans, le magazine a non seulement influencé l'univers du manga, mais aussi la société japonaise.

Il y a tout juste cinquante ans, le Japon s'apprêtait à tourner une page de son histoire. Tôkyô allait accueillir les Jeux olympiques et inaugurer le premier train à grande vitesse (*shinkansen*) du monde. Quatre mois auparavant, le pays avait fait son entrée dans l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), symbole de sa réussite économique à peine vingt ans après sa capitulation. Les Japonais ont travaillé dur pour reconstruire leur économie et pour revenir au niveau des puissances occidentales. En cette année 1964, ils obtiennent aussi le droit de voyager librement à l'étranger. Pour le Parti libéral-démocrate (PLD) qui dirige l'archipel depuis une décennie, tout va pour le mieux et il entend donner une image positive de l'archipel au reste du monde qui aura son regard braqué sur lui à l'occasion de la grande fête de l'olympisme.

Pourtant, derrière le vernis, il subsiste de nombreux problèmes et il existe une frustration chez de nombreux Japonais oubliés de la croissance ou mécontents de la façon dont le pays est conduit. Déjà à la fin des années 1950 et au début de la décennie suivante, une partie importante de la population était descendue dans la rue pour manifester son opposition à la signature du traité de sécurité nippo-américain qui, selon elle, inféodait le Japon aux Etats-Unis. Dans les lycées et les universités, la grogne était forte non seulement à l'égard de la politique extérieure, mais aussi et surtout à l'égard des rigidités de l'enseignement. C'est dans ce contexte qu'apparaît un nouveau magazine consacré au manga. *Garo*, c'est son nom, est créé pour permettre notamment à l'un de ses fondateurs, SHIRATO Sanpei, d'expliquer aux plus jeunes que le monde dans lequel ils vont être amenés à évoluer est loin d'être un long fleuve tranquille. Bien au contraire, il est dur et il est indispensable de se battre pour qu'il devienne meilleur. C'est au travers de *Kamui-den*, une œuvre fleuve qu'il entend "éduquer" les plus jeunes. Car *Garo* ne s'adresse pas, dans un premier temps, à un public d'adultes ou de jeunes adultes. D'ailleurs, dès son numéro 2, le mensuel arbore fièrement la



collection Claude Leblanc

La référence d'actualité

A la fin des années 1950, après de nombreuses années d'efforts, le Japon sort enfin la tête de l'eau du point de vue économique. Sur le plan politique, les Japonais font confiance aux conservateurs du Parti libéral-démocrate né en 1955 de la fusion du Parti libéral et du Parti démocrate. Cette formation va mener une politique d'alignement sur les Etats-Unis qui irrite une partie de la population. Les manifestations contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain se multiplient dans l'archipel. Pour rendre compte de ce mécontentement croissant, le groupe Asahi lance le 15 mars 1959 un nouveau magazine baptisé *Asahi Journal*. Ancré à gauche, il s'impose rapidement comme l'hebdomadaire de référence dans les milieux intellectuels et universitaires. Pour les fondateurs de *Garo*, il constitue un modèle à tel point que la couverture du premier numéro de *Garo* (voir ci-dessus à gauche) ressemblera à celle de l'*Asahi Journal* publiée cinq ans plus tôt. **O. N.**

mention *"junior magazine"* pour montrer que les enfants sont ses principales cibles. L'un des personnages importants de *Kamui-den* est un enfant, Shôsuke, qui se comporte de façon exemplaire, en tentant de tirer vers le haut son village qui subit le joug des seigneurs. Une façon pour Shirato de tenter de séduire les jeunes lecteurs. Mais les obstacles sont nombreux. Vendu 130 yens pour 130 pages, *Garo* est toutefois un peu cher pour eux si on le compare à *Shônen Magazine* ou *Shônen Sunday* commercialisés 50 yens dont les pages regorgent de héros positifs et de cadeaux. S'il ne trouve pas grâce auprès des plus jeunes, le magazine devient rapidement une lecture de référence parmi les étudiants, ce qui amène la direction à éliminer de sa couverture son appel au jeune public à partir de mai 1966.

C'est un tournant important pour *Garo* qui voit aussi son contenu évoluer avec l'arrivée de nouveaux auteurs. Ces derniers ne s'adressent plus aux enfants. Les thèmes sont abordés de façon plus subtile qu'auparavant et font appel à la réflexion des lecteurs pour être décodés. Parallèlement, les pages s'ouvrent également à des intellectuels qui viennent y discuter des grands sujets du moment. Le magazine se complexifie pour répondre à l'intérêt de lecteurs plus exigeants. SHIRATO Sanpei adapte aussi *Kamui-den* à ce changement de stratégie qui permet aux ventes de réellement décoller. En 1967, le mensuel a une diffusion de 80 000 exemplaires, un chiffre qu'il maintiendra encore jusqu'au début des années 1970 avant de connaître une longue descente aux enfers pour finalement disparaître en 2002. Tandis que le milieu universitaire est en pleine effervescence, *Garo* accompagne le mouvement, en offrant dans chacune de ses livraisons de nouvelles œuvres qui convainquent les lecteurs de la nécessité de remettre en cause le mode de développement de la société japonaise. MIZUKI Shigeru, que l'on connaît en France principalement pour ses séries autour des fantômes et autres personnages du folklore nippon, a beaucoup publié dans *Garo* des histoires dénonçant les dérives modernistes du pays et les risques induits par le tout technologique pris par le pays. En novembre 1965, il raconte comment des plantes géantes nées de la pollution vont détruire Tôkyô. A sa façon, il tire le signal d'alarme au moment où les accidents industriels se multiplient et font de nombreuses victimes.

On trouve dans de nombreux récits diffusés dans le magazine cette volonté de mettre en garde les Japonais contre la volonté affichée des autorités d'en finir avec le Japon d'antan qui se fait forcément au détriment d'une partie de la population. Il n'est donc pas étonnant que des auteurs comme TSUGE Tadao ou TATSUMI Yoshihiro traitent abondamment de ces sujets dans leurs histoires où la noirceur domine. D'autres comme TAKITA Yû (1931-1990) entretiennent une sorte de nostalgie avec ce Japon populaire qui n'était certes pas aussi riche, mais où il existait une véritable sociabilité. Son œuvre la plus connue *Histoires singulières du quartier de Terajima (Terajimachô kidan)* parue entre décembre 1968 et janvier 1970 coïncide avec le début de la série cinématographique *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] qui aborde la même thématique et que les Japonais vont plébisciter pendant plus de 25 ans. Cette disparition progressive des rapports sociaux est un sujet très prisé de SASAKI Maki qui, tout en s'intéressant notamment à la guerre du Vietnam, n'hésite pas à publier des bulles blanches ou des bulles remplies de caractères sortis de leur contexte pour illustrer cette évolution de la société. Cinquante ans plus tard, alors que le Japon est confronté à des choix cruciaux, on peut regretter l'absence d'une telle publication capable d'alimenter le débat et de susciter la réflexion de ses contemporains.

ODAIRA NAMIHEI



▲ *Extrait de Garo N°55 de janvier 1969. SASAKI Maki (1945-) traite de la guerre du Vietnam dans cette œuvre où il critique l'apathie voire la complicité du Japon dans ce conflit.*

collection Claude Leblanc

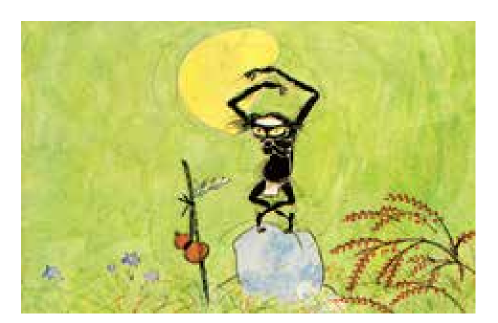
EXPOSITION

Mangaro Du 17 octobre 2014 au 2 février 2015, La Friche - Belle de mai à Marseille accueille une exposition racontant l'histoire du magazine *Garo* avec une présentation exceptionnelle de nombreux originaux.
41 rue Jobin - 13003 Marseille - Tél. 04 95 04 95 95
Du mardi au dimanche de 11h à 19h.

TÉMOIGNAGE Le monde selon Shirato

L'écrivain YOMOTA Inuhiko a longtemps contribué à *Garo*. Il raconte l'impact du mensuel sur une partie de la société.

Garo, ce serait un spectre installé au bord d'une rivière qui se moque des humains. Certains estiment qu'il s'agit d'un être semblable à un *kappa* baptisé Kawauro ou Kawatarô. Quoi qu'il en soit, dans le folklore japonais, c'est une présence importante proche des dieux comme les enfants. Garo désigne également l'homme obligé de vivre de façon marginale, car il a été exclu du centre des villes et des villages. A Ôsaka, le terme "Kadarô" est une insulte. Aujourd'hui encore, cela demeure un sérieux problème dans la société japonaise comme l'illustre le cas des Burakumin.



collection Claude Leblanc

Un kappa selon KATSUMATA Susumu, extrait de Garo N°67 d'octobre 1969

Les écrivains de droite n'ont jamais cessé de publier des romans mettant en scène des généraux ou des samouraïs célèbres comme MIYAMOTO Musashi. Inspirés par la morale de ses prestigieux personnages, les lecteurs ont choisi de les prendre comme modèle. Cependant, des romanciers, des mangakas ou des réalisateurs de gauche se sont mis à raconter des histoires où les héros ne sont pas ces personnages célèbres mais des *ninjas* qui travaillent comme des esclaves sous leurs ordres. Les *ninjas* sont encore plus humbles que le samouraï issu de la couche sociale la plus basse. Utilisés par le pouvoir, ils ont pour mission de récolter des informations du côté ennemi et sont parfois amenés à commettre des actes de sabotage ou des assassinats. Quand ils ont atteint leurs objectifs, ils sont laissés à leur sort par les puissants ou pire encore éliminés pour ne laisser aucune trace.

Parti étudier l'art d'avant-garde à Berlin dans les années 1920, MURAYAMA Tomoyoshi, qui s'est investi dans l'art prolétarien à son retour au Japon, a publié jusqu'à la fin de sa vie des histoires de *ninjas* dans les journaux du Parti communiste japonais dont certaines, adaptées au cinéma, ont contribué à populariser le genre. SHIRATO Sanpei est le fils d'OKAMOTO Tooki, ami de MURAYAMA, qui a joué un rôle central dans le même mouvement artistique prolétarien. Par ailleurs, OKAMOTO a été le professeur de dessin d'un certain KUROSAWA Akira. SHIRATO a hérité de son père la philosophie communiste et le rejet du militarisme. Lorsqu'il a commencé sa carrière de mangaka dans les années 1950, son thème de prédilection était les *ninjas*. Au lieu de raconter de belles histoires d'assassinats, il mettait l'accent sur la misère de ces hommes utilisés comme des chiens par les puissants. Dans ses mangas épiques, le *ninja* prend la tête des mouvements de révolte paysanne, mais en rompant avec la communauté des *ninjas*, il doit survivre comme un traître. Au milieu des années 1960, les histoires de *ninja* imaginées par SHIRATO sont perçues comme une "bible" par les étudiants engagés dans la lutte contre la guerre et la domination américaine. Les plus engagés d'entre eux affirmaient qu'ils lisaient les mangas de SHIRATO pour étudier le matérialisme historique de Marx et de Lénine. A la fin des années 1960, au milieu des barricades à l'université de Tôkyô, on organisait des séances de travail au cours desquelles les œuvres de SHIRATO servaient de manuels.

Garo est le nom d'un personnage de *ninja* apparu dans un de ses mangas. Grand et maigre, il avait la faculté de lire dans les pensées des autres et pouvait les manipuler grâce à l'hypnose. Il détestait la communauté des *ninjas* inféodée aux puissants et il a échafaudé un plan pour s'en échapper. Il a survécu en tuant avec des méthodes parfois surnaturelles les autres *ninjas* qui voulaient le supprimer parce qu'il était un traître. Le mensuel *Garo* est apparu en 1964 en empruntant le nom de ce *ninja* unique en son genre. Son éditeur NAGAI Katsuichi avait occupé pendant la guerre des fonctions au sein des services spéciaux de l'armée impériale. Bien qu'il ait des idées complètement différentes, il accordait un énorme respect à SHIRATO. Ce dernier voulait faire de ce nouveau magazine son territoire. Il y publia chaque mois son œuvre de référence *Kamui-den*. Il s'agit de l'histoire du combat de trois jeunes issus de trois classes sociales - samouraï, paysan, burakumin - qui lutte pour leur libération et la liberté dans le Japon du XVIIe siècle. Cinquante ans après avoir débuté, le récit n'est toujours pas terminé. L'entrée dans les années 1970 s'est accompagnée du déclin de la nouvelle gauche. Dans ce contexte, SHIRATO s'est demandé comment il pouvait poursuivre *Kamui-den* et a décidé de quitter *Garo*. A la place, une nouvelle génération de jeunes mangaka a commencé à travailler pour le mensuel comme SASAKI Maki, HAYASHI Seiichi, KATSUMATA Susumu, TSURITA Kuniko. Ce qui primait chez eux, c'était de savoir s'il pouvait y avoir un avant-gardisme expérimental dans le manga.

Au milieu de la décennie, le magazine connaît un nouveau tournant. Des auteurs font leur apparition. Ils ont pour philosophie de prendre leur distance avec le monde. Cela pourrait être intéressant si de leur attitude ne se dégageait pas un cynisme à l'égard de l'engagement politique des années 1960. Cela correspondait bien à l'état d'esprit qui régnait au Japon dans les années 1980. A la mort de NAGAI Katsuichi en 1996, *Garo* a connu une scission qui a mis dans l'embarras de nombreux contributeurs. Quand le magazine a cessé d'exister en 2002, ce qui nous a frappés, c'est que cela marquait la fin du rôle de ce magazine. Pendant 40 ans, *Garo* a mené seul un combat contre le monde du manga commercial. Pendant 10 ans, j'ai écrit dans ce magazine et pas une seule fois je n'ai été payé pour cela.

YOMOTA INUHIKO

Compléments de lecture

Sélection de quelques auteurs *Garo* traduits en français

ABE Shin'ichi
Une Bien triste famille, trad. par Sophie Rèfle, Le Seuil, 2006
Un Gentil garçon, trad. par Béatrice Maréchal, Cornélius, 2007

HANAWA Kazuichi
La demeure de la chair, trad. par M. Slocombe, Le Lézard noir, 2013

HAYASHI Seiichi
Elégie en rouge, trad. par Béatrice Maréchal, Cornélius, 2010

HINO Hideshi
Serpent rouge, trad. par Satoko Fujimoto et Eric Cordier, IMHO, 2004

KATSUMATA Susumu
Poissons en eaux troubles, trad. par Miyako Slocombe, Le Lézard noir, 2013

MIZUKI Shigeru
NonNonBâ, trad. par Patrick Honnoré et Yukari Maeda, Cornélius, 2006
Kitaro le repoussant, trad. par Eric Cordier et Satoko Fujimoto, Cornélius 2007-2011

SHIRATO Sanpei
Kamui-den, trad. par Frédéric Malet, Kana, 2011-2012

SUZUKI Ôji
Bleu transparent, trad. par Sophie Rèfle, Le Seuil, coll. Mangaself, 2006

TAKITA Yû
Histoires singulières du quartier de Terajima, trad. par Sophie Rèfle, Le Seuil, coll. Mangaself, 2006

TATSUMI Yoshihiro
Coups d'éclat, trad. par Natsuyo Fujii et Danièle Delavaquerie, Vertige Graphic, 2004
Good bye, trad. par Maho Nakamura, Vertige Graphic, 2005
L'Enfer, trad. par Jean-Louis Capron, Satoko Fujimoto et Eric Cordier, Cornélius 2008

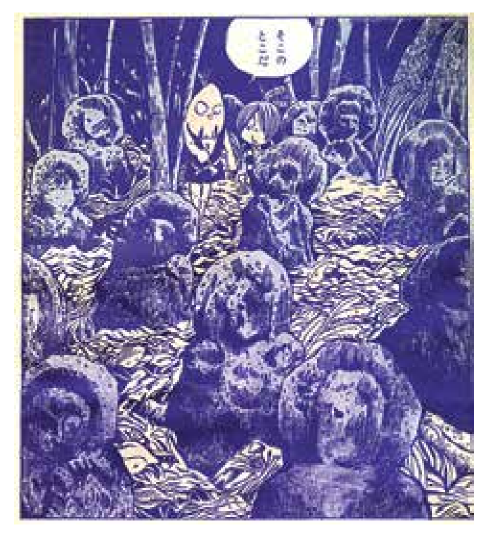
Mizuki Shigeru (1922-)

Malgré son handicap - il a perdu son bras gauche à la guerre -, il a connu une carrière extraordinaire avec des récits portant sur les fantômes et autres créatures extraordinaires du folklore japonais. En janvier dernier, il a entamé une nouvelle série à l'âge de 91 ans.





collection Claude Leblanc



collection Claude Leblanc

▲ Extrait de Garo N°52 d'octobre 1968. *Mizuki Shigeru connaît un franc succès avec les aventures de Kitaro le repoussant.*

◀ Extrait de Garo N°16 de décembre 1965. *Dans cette courte histoire, Mizuki Shigeru se moque de Miyamoto Musashi, symbole de la masculinité au Japon et héros de nombreux romans épiques. Illustration du caractère provocateur du mensuel.*

Shirato Sanpei (1932-)

Avant de publier *Kamui-den* de décembre 1964 à juillet 1971, il a commencé comme illustrateur de *kamishibai*, théâtre de papier très en vogue à l'époque. En 1957, il se met au manga sous les auspices de la dessinatrice Maki Kazuma et publie sa première œuvre *Kogarashi Kenshi.*



collection Claude Leblanc

▲ *Extrait de Garo N°5 de janvier 1965. "Kamui", lance le géant des montagnes. Un terme qui signifie "divinité" dans le langage aïnou.*









collection Claude Leblanc

Extrait de Garo N°13 de septembre 1965. ▶ *L'un des objectifs de Shirato Sanpei dans son œuvre phare est de montrer la difficulté du travail que les paysans devaient accomplir afin d'expliquer les raisons de leur colère et de leur soulèvement contre les classes dirigeantes.*

RENCONTRE **Un modèle jamais égalé**

Grand amateur de manga, l'écrivain KAWAMOTO Saburô nous confie son admiration pour ce mensuel mythique.

Autant qu'il se souvienne, KAWAMOTO Saburô a toujours aimé le manga. Âgé de 70 ans, l'écrivain est célèbre pour ses critiques littéraires et cinématographiques, mais il est aussi un lecteur compulsif de mangas et un observateur avisé de ce mode d'expression. Il y a deux ans, il a finalement publié un ouvrage consacré à ses auteurs préférés parmi lesquels figurent certains noms qui ont fait la renommée de *Garo*.

D'où vient le nom *Garo* ? J'ai lu quelque part que pour choisir le titre du magazine, ses fondateurs se sont inspirés d'un gangster américain nommé Joe Gallo.
KAWAMOTO Saburô : C'est possible, mais ce qu'il faut savoir c'est que *Garo* était aussi le nom d'un personnage imaginé par SHIRATO Sanpei. Ce dernier est un des géants du manga au Japon dont l'importance est aussi grande que celle de TEZUKA Osamu. Entre 1959 et 1962, il a créé une série intitulée *Ninja bugeichô : Kagemaru-den* [Les Arts martiaux du ninja : la légende de Kagemaru] où apparaît ce personnage du nom de Garo. SHIRATO Sanpei a par ailleurs joué un rôle considérable dans le lancement du magazine.

***Garo* est apparu en 1964. Pensez-vous que ce mensuel a représenté une sorte de révolution dans l'histoire du manga ?**
K. S. : Absolument. En même temps, son apparition était la conséquence logique du changement qu'avait connu le manga depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette transformation a commencé en 1959 quand les deux grandes maisons d'édition Shôgakukan et Kôdansha ont respectivement créé *Shônen Sunday* et *Shônen Magazine.* Il s'agissait de magazines très grand publics, mais ils ont inspiré une nouvelle vague de jeunes dessinateurs plus iconoclastes. L'existence du marché du livre de prêt *(kashi-hon)* a aussi joué un grand rôle. A l'époque, les gens avaient l'habitude de louer des livres comme on le fait aujourd'hui pour des DVD. Les boutiques de prêt souvent très petites étaient la plupart du temps situées dans les banlieues et les petites villes. On y trouvait de nombreuses publications alternatives que les magasins traditionnels ne proposaient pas.



Le premier numéro de Shônen Sunday publié par Shôgakukan en mars 1959.

collection Claude Leblanc

De quelle façon *Garo* a-t-il révolutionné le manga ?
K. S. : Le succès de *Garo* a inspiré de nombreux imitateurs. Le projet le plus abouti en la matière est le mensuel *COM* lancé par TEZUKA Osamu en 1967. Plusieurs dessinateurs travaillaient pour les deux publications qui ne partageaient pourtant pas la même philosophie éditoriale. TEZUKA était un humaniste et son style était plutôt pondéré. Les histoires de SHIRATO comportaient en revanche des scènes violentes et parfois horribles. Son style était plus sombre. Il abordait les thèmes de la pauvreté et des inégalités sociales, et ses personnages vivaient souvent en marge de la société. C'est d'ailleurs dans *Garo* qu'un mangaka comme TATSUMI Yoshihiro a d'abord été publié. L'approche de *Garo* est aussi différente dans le fait que les histoires s'adressaient à un public d'adultes ou de jeunes adultes à la différence des autres publications qui visaient principalement les plus jeunes. On peut donc faire une distinction claire entre le manga pour enfants *(jidô manga)* avec ses messages positifs et ses histoires légères, et le manga des boutiques de prêt plus en phase avec la scène underground.

Vous pensez aux lycéens et aux étudiants ?
K. S. : En vérité, une grande partie de la clientèle des livres de prêt était composée de jeunes travailleurs. A cette époque, à peine 40% des lycéens entraient à l'université. La plupart d'entre eux commençaient à travailler dès leur sortie du lycée. Ce sont eux qui ont constitué le noyau des lecteurs de manga dans les années 1960. Je pense qu'ils aimaient les histoires qu'on leur racontait car ils partageaient la même existence sombre que les personnages marginaux présents dans les mangas. Bien sûr, les étudiants ont également découvert ces magazines. C'est ce qui m'est arrivé. En 1964, j'étais un tout jeune étudiant et lorsque j'ai découvert *Garo*, ça m'a littéralement bluffé. C'était la première fois que je voyais quelque chose comme ça.

Quel était votre mangaka préféré ?
K. S. : J'ai tout de suite aimé - et j'aime encore - TSUGE Yoshiharu. Les histoires de SHIRATO comme *Kamui-den* s'intéressaient à la lutte des classes et aux révoltes paysannes. Elles faisaient écho au mouvement étudiant qui affrontait la police dans les rues pour dénoncer la guerre au Vietnam. Mais je préférais le style de TSUGE. Ses personnages étaient de jeunes artistes prêts à en découdre qui vivaient à la marge de la société et partaient pour de longs voyages à travers le pays.

C'était la version japonaise des histoires classiques américaines qui se passent "sur la route"...
K. S. : Oui et non. Le Japon a une longue tradition de poètes et artistes étonnants comme MATSUO Bashô ou TANEDA Santôka qui menaient des ▶



collection Claude Leblanc

Tezuka le concurrent

Dans la déclaration d'intention qui accompagne le premier numéro de *COM*, en janvier 1967, TEZUKA Osamu prend résolument position contre le mercantilisme *(shôgyôshugi)* qui est en train de gagner l'univers du manga. C'est un des points communs qu'il partage avec les fondateurs de *Garo*. Conscient de la nécessité d'offrir de *"vraies histoires"*, le père du manga moderne s'adresse donc à un public exigeant en quête de qualité. Pour cela, il s'entoure de dessinateurs de talent comme ISHINOMORI Shôtarô, NAGASHIMA Shinji, ou encore MATSUMOTO Leiji. Il y publie *L'Oiseau de feu (Hi no tori)* dès la première livraison et fait en sorte d'ouvrir ses pages à de nouvelles plumes. Mais TEZUKA échoue. A la différence de *Garo* qui a trouvé un véritable écho auprès de la jeunesse engagée des années 1960, *COM* ne parvient pas à accrocher le public. En décembre 1971, il cesse de paraître. Une tentative de relance en 1973 se solde par un échec. **O. N.**

Tsuge Yoshiharu (1937-)

D'une timidité maladive, sa nature le pousse à rechercher une activité qui s'exerce seule. Ce sera mangaka. Après avoir rendu visite à Tezuka Osamu en personne pour lui demander plus de précisions, il se décide définitivement et commence sa carrière professionnelle à 18 ans. Contraint de produire énormément pour ne pas mourir de faim, il s'essaie à tous les genres. Il débute en 1965 dans *Garo*, ce qui va lui donner l'opportunité d'un nouveau départ.



collection Claude Leblanc



▲ *Extrait de Garo N°12 d'août 1965. Tsuge y publie sa première œuvre dans laquelle il aborde à sa façon le cas du héros japonais Miyamoto Musashi.*

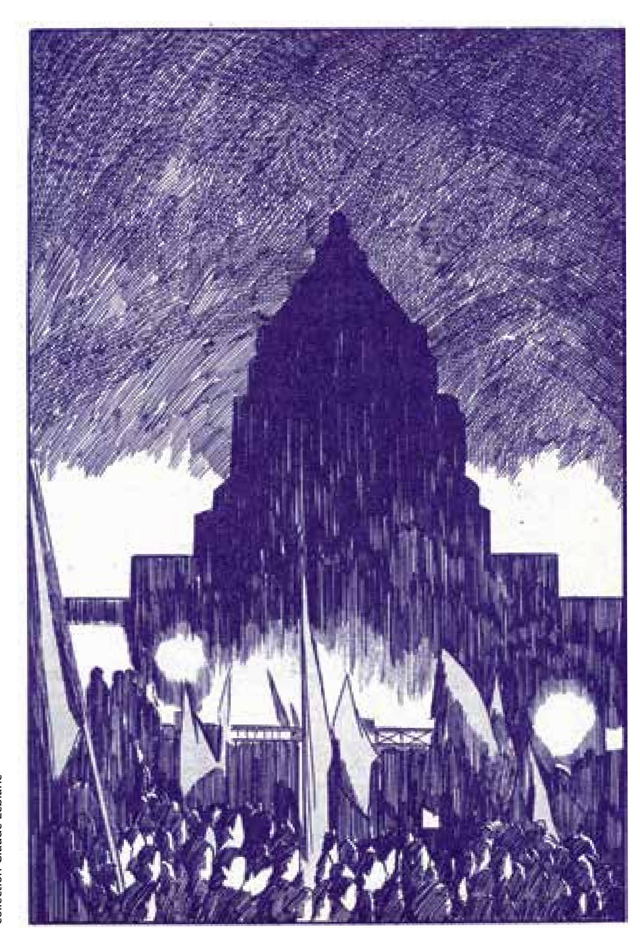


collection Claude Leblanc

▲ *Extrait de Garo N°47 de juin 1968. Nejishiki [La vis] fait suivre au lecteur l'errance d'un jeune garçon blessé dans un étrange village de pêcheurs. L'atmosphère qui s'en dégage est oppressante. Un tournant dans l'histoire du manga. Tsuge a élargi les possibilités d'expression de ce média en abolissant les contraintes de développement narratif et l'impératif de divertissement.*

Tsuge Tadao (1941-)

Le jeune frère de Yoshiharu a fait ses débuts à la fin des années 1950 en dessinant des séries destinées aux livres de prêt *(kashihon)* qui constituaient alors le principal canal de distribution. Fin 1968, il fait ses débuts dans *Garo* où il va surtout explorer l'univers sombre des villes.



collection Claude Leblanc



collection Claude Leblanc

▲ *Extrait de Garo N°54 de décembre 1968. Pour sa première contribution dans les colonnes du mensuel, Tsuge Tadao s'intéresse au destin d'un peintre débutant fasciné par Vincent van Gogh. On y trouve déjà l'intérêt du mangaka pour ceux qui doivent trimer plus que les autres pour s'en sortir.*

◀ *Extrait de Garo N°69 de décembre 1969. Alors que le Japon traverse une période agitée sur le plan politique, Tsuge aborde dans ses œuvres la révolte des petits, des ouvriers qui se battent pour être reconnus en tant qu'êtres à part entière. Ici on aperçoit le Parlement en toile de fond d'une manifestation.*

existences de quasi hermite. A mes yeux, TSUGE se rapproche d'eux. Ce qui me fascinait le plus, c'était le choix des destinations. Plutôt que de se tourner vers des endroits à la mode comme Kyôto, Nara ou encore Kamakura, il se tournait vers des stations thermales hors des sentiers battus, des petits villages de pêcheurs ou d'autres endroits incongrus.

C'était vraiment différent de l'image que le Japon voulait donner de lui au reste du monde.

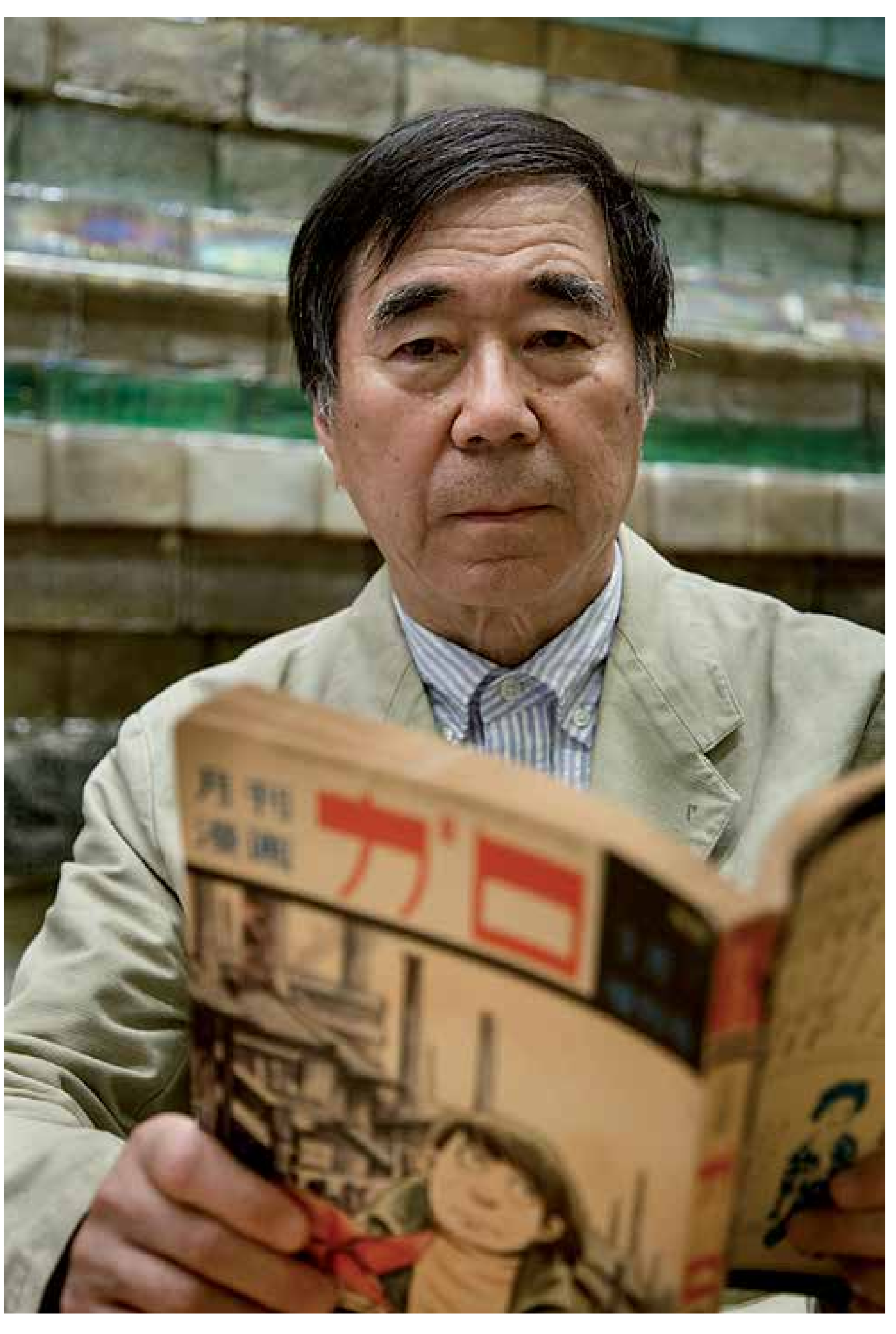
K. S. : On ne pouvait pas faire plus différent. En 1964, Tôkyô accueillait les Jeux olympiques. Pour le gouvernement, c'était l'occasion de montrer la dimension technologique du pays, notamment avec le nouveau train à grande vitesse. Le Japon ancien était ainsi peu à peu remplacé par une version renouvelée. Mais vous aviez le manga de TSUGE qui montrait à tout le monde que le Japon traditionnel n'avait pas disparu. Il suffisait juste de sortir de la lumière. TSUGE aimait ces endroits oubliés. C'est quelque chose que l'on ressent bien en lisant ces récits. Il montrait une profonde empathie pour ces lieux oubliés.

Ces mangas étaient-ils populaires ?

K. S. : Vous devez savoir que la société japonaise connaissait un profond bouleversement à cette époque. Beaucoup de jeunes, y compris ma personne, ne savaient pas comment se positionner par rapport à cette évolution. Tous les étudiants n'étaient pas "en colère" et ne cherchaient pas forcément à faire la révolution. Par ailleurs, comme je le disais, de nombreux lecteurs étaient de jeunes travailleurs disposant d'un faible bagage scolaire que l'on appelait à l'époque les *Kin no tamago* [Œufs dorés]. Ce sont eux qui constituaient le noyau des lecteurs de TSUGE. En 1968, lorsque son fameux *Nejishiki* [La vis] est paru dans *Garo*, TSUGE avait déjà 31 ans. Il était très timide et il évitait d'apparaître sous le feu des projecteurs.

L'âge d'or de *Garo* se concentre sur les années 1964-1971, mais le mensuel a continué de paraître jusqu'en 2002. Qu'est-ce qui a changé dans son contenu ?

K. S. : A ses débuts, *Garo* n'avait qu'une diffusion de 8 000 exemplaires. Celle-ci a décuplé au cours des sept années qui ont suivi. D'une certaine façon, il a été victime de son succès. Un nombre croissant de publications a suivi son exemple avant que les grandes maisons d'édition se lancent à leur tour. La série *Golgo 13* de SAITÔ Takao, par exemple, a été publiée à partir de 1968 par Shôgakukan. C'est une des séries les plus longues et les plus populaires. Pourtant son style et son contenu relèvent complètement du style de manga que l'on trouvait dans les boutiques de prêt. Les grands éditeurs ne se sont pas contentés de copier le style de *Garo*, ils ont aussi essayé d'attirer les artistes qui avaient commencé avec *Garo*, en leur proposant des droits d'auteur plus élevés. Peu à peu, le manga alternatif a été aspiré par la culture de masse. *Garo* a perdu son aura et ses lecteurs, passant à une diffusion de 20 000 exemplaires. C'est ce qui s'est passé avec moi. J'ai arrêté de lire *Garo*, notamment après le départ de TSUGE en 1970. Il a continué à publier chez d'autres éditeurs, mais à un rythme très lent avant d'arrêter définitivement en 1987.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

KAWAMOTO Saburô, à Tôkyô, juillet 2014.

Pourquoi a-t-il abandonné le manga ? Il ne pouvait pas en vivre ?

K. S. : Comme je le disais, c'est un être très réservé qui a beaucoup de mal à accepter d'être un auteur à succès. Il voulait rester dans l'ombre. L'autre raison qui l'a poussé à se retirer, c'est l'évolution de l'industrie du manga dans les années 1970. Au fond, c'est un homme libre qui a une approche très artisanale de son art. Il avait l'habitude de dessiner quand il se sentait prêt et il ne pouvait pas se faire au rythme effréné des publications hebdomadaires, ni travailler avec des assistants. Vous avez évoqué l'argent. Dans le cas de TSUGE, ce qui est intéressant c'est que moins il a fait de manga, plus il a gagné d'argent. Il a encore de nombreux lecteurs fidèles et ses histoires sont régulièrement rééditées.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME

CINÉMA A la rencontre d'une passion

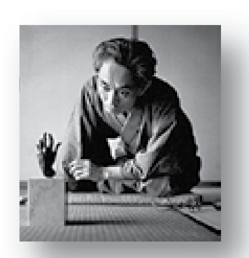
Depuis plus de 60 ans, Connaissance du Monde propose un concept unique, celui d'une rencontre entre le public curieux de découvrir de nouveaux horizons et la passion d'un grand voyageur. Chaque année, cette association propose quelques 4 500 séances en France et en Suisse qui n'attirent pas moins de 650 000 personnes. Un succès qui ne se dément pas d'une année sur l'autre. La saison 2014-2015 de Connaissance du Monde à Paris débutera le jeudi 16 octobre à 10h30 par la projection de *Japon, l'empire des sens* de Maximilien Dauber au cinéma La Pagode, haut lieu de la cinéphilie parisienne qui accueillait également notre Rendez-vous avec le Japon. Avant cette séance inaugurale consacrée au Japon, Connaissance du Monde propose le samedi 20 septembre un après-midi consacré à l'archipel avec de nombreuses animations qui permettront au public de se familiariser avec certains aspects de la culture nippone (art floral cérémonie du thé, musique traditionnelle).



Jardin du cinéma La Pagode
57 bis rue de Babylone 75007 Paris
De 14 h à 18 h.

EXPOSITION Kawabata à nu

Prix Nobel de littérature 1968, KAWABATA Yasunari est un écrivain dont les œuvres ont marqué plusieurs générations de lecteurs, mais dont on connaît mal l'univers. L'exposition KAWABATA Yasunari et la "beauté du Japon" a pour but de combler ce manque grâce à la présentation de nombreux documents originaux. Une façon originale de pénétrer l'œuvre de ce géant littéraire à qui l'on doit *Pays de neige*, *Kyoto*, *Les Belles endormies* ou encore *Le Grondement de la montagne*.


HAYASHI Tadahiko

Maison de la culture du Japon à Paris
101 bis, quai Branly, 75015 Paris
Tél. 01 44 37 95 95
Du 16 septembre au 31 octobre.

MANGA L'amour du livre

Malgré son côté binoclard et son caractère peu engageant, Mikoshiba, le bibliothécaire de "La Rose trémière", connaît son métier et vient en aide à tous ceux qui sont perdus dans leur quête de livres. Un manga qui va définitivement réconcilier les amoureux de littérature et les amateurs de manga. A ne pas rater.



Le Maître des livres, de SHINOHARA Umiharu, Komikku, série en cours. Vol. 1 et 2, 8,50€ le volume.

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Trop tard pour aller en boum

Je rêvais de vivre en France et d'aller à une "boum" comme dans les premiers films de Sophie Marceau, idole de ma jeunesse. J'étais collégienne et j'ai même appris par cœur à chanter et à jouer au piano la bande originale. Six ans plus tard, je me suis installée en France. Un jour, j'ai vu des ballons accrochés sur la porte de ma voisine. Une boum ? En fait non. On m'a dit qu'elle organisait une petite "fête" pour son anniversaire. Une autre fois, je me suis retrouvée dans une grande soirée. Une boum ?! Cette fois-là non plus. C'était une "fête" pour les 40 ans d'un ami. Alors, c'est quand la boum ? A ce moment-là, j'ai compris qu'une boum était une fête organisée par les adolescents. Je n'avais plus l'âge pour y participer.... mon rêve s'est ainsi brisé brutalement. Par contre, j'ai connu beaucoup de fêtes d'anniversaire en France. J'ai l'impression que c'est un moment assez important dans ce pays, ce qui n'est traditionnellement pas le cas au Japon. Dans l'archipel, sauf pour les enfants, on organise rarement de fête. Dans le meilleur des cas, on dîne ou on prend un verre avec quelques proches. Moi-même, je suis peut-être extrême, mais je n'ai pas l'habitude d'appeler ma famille lors de leur anniversaire et on ne m'appelle pas non plus. Quant à mon père, il n'a jamais retenu la date de naissance des membres de sa famille. En revanche, ma belle famille en France ne manque jamais les anniversaires. Mon mari me dit souvent d'appeler telle personne pour lui fêter son anniversaire. Une année, ma belle-mère m'a téléphoné le lendemain de son anniversaire pour me dire qu'elle m'enlevait un point car je ne l'avais pas appelée. Sur le coup, je ne savais pas quoi dire et je lui ai demandé combien de points il me restait... Je suis sûre d'avoir épuisé tous mes points. Aujourd'hui je rêve d'être exemptée de cette coutume !



♪ Dreams are my reality, The only kind of real fantasy…

INTERVIEW Incroyable Yokoyama Yûichi

Le chef de file du néo-manga présente pour la première fois en Europe son travail dans une exposition exceptionnelle.

L'œuvre de YOKOYAMA Yûichi défie les conventions du manga. Il y a quelque chose d'étrange dans les histoires que ce graphiste et illustrateur crée. Elles ne cessent de surprendre le lecteur naïf qui pénètre involontairement dans son univers. YOKOYAMA cultive son image de Sphinx qui met en échec les tentatives d'approche intellectuelle de son travail. Fier de ne posséder ni ordinateur ni téléviseur, il préfère pêcher que lire les mangas d'autres auteurs ou enregistrer les conversations qu'il a avec ses amis que d'écouter de la musique. Plus que son caractère original, c'est sa conception nouvelle du manga que les amateurs du monde entier apprécie. Des titres comme *Voyage* ou *Nouveaux corps* constituent des expériences visuelles qui procurent des instants de bonheur, en entraînant les lecteurs en dehors des sentiers battus tout en les noyant dans une mer envoûtante de formes géométriques, de machines gigantesques et de paysages urbains tentaculaires.

Comment êtes-vous devenu mangaka ?

YOKOYAMA Yûichi : J'ai fait des études de peinture à l'huile à l'université des arts Musashino. Après avoir obtenu mon diplôme, je me suis surtout concentré sur la peinture avant de basculer progressivement vers le manga. Je n'étais guère satisfait de ne travailler que sur une seule toile. L'avantage du manga, c'est qu'il me permettait de développer des histoires. J'apprécie particulièrement le fait que le manga me permet de visualiser l'écoulement du temps. Au début, j'avais un peu de mal à maîtriser l'utilisation des couleurs, ce qui m'a incité à travailler en noir et blanc. Aujourd'hui encore, même si je me sens plus à l'aise avec les couleurs, je pense que j'ai toujours tendance à les utiliser comme le ferait un peintre. Pourtant mon approche générale en ce qui concerne la création d'image est bien celle d'un mangaka.

Il y a quatre ans, vous avez dit que le manga était devenu votre principale activité artistique et que la peinture n'était plus pour vous qu'un hobby. Est-ce que votre opinion a évolué depuis ?

Y. Y. : Non, pas vraiment. J'aime le fait que le manga ait une dimension multiple dans le sens où il est imprimé en des milliers d'exemplaires et il est lu et apprécié par des lecteurs à travers le monde. C'est important pour moi, car j'ai envie que mes œuvres soient vues par le plus grand nombre de personnes possibles. Par ailleurs, je n'ai pas beaucoup d'intérêt pour la protection de l'art. Prendre soin d'une peinture et la conserver pour l'avenir n'est pas fait pour moi. Je préfère la nature éphémère du manga.



Extrait de Nouveaux corps, Editions Matière, 2010.

Apparemment le peu de succès que vous avez rencontré en peinture a aussi été déterminant dans votre décision de la mettre de côté. Est-ce vrai ?

Y. Y. : Lorsque j'avais une vingtaine d'années, j'ai dû participer à quelque 24 compétitions artistiques et pas une seule fois, je n'ai remporté de prix. Si vous ajoutez le fait que le matériel de peinture est très onéreux et que vos toiles invendues prennent pas mal de place, vous comprenez mon choix. Cela dit, de façon ironique, mon succès en tant que mangaka a relancé l'intérêt pour mes autres "œuvres plastiques". J'ai donc été très heureux de pouvoir réaliser ma première exposition de peinture, il y a quelques années, au musée de Kawasaki. C'est quelque chose que je dois au manga.

Vous êtes né dans la préfecture de Miyazaki, sur l'île de Kyûshû, mais vous avez vécu un peu partout dans l'archipel. Est-ce que cette mobilité géogra-

INFOS PRATIQUES

Wandering through Maps - Un Voyage à travers les cartes Tel est le titre de la première exposition monographique de YOKOYAMA Yûichi présentée en Europe. Celle-ci se tiendra au Centre d'art contemporain de Colomiers du 27 septembre au 20 décembre 2014. Un rendez-vous exceptionnel à ne pas manquer.
Vernissage le samedi 27 septembre à 12h.
Le Pavillon blanc, 1, place Alex Raymond - BP 30330 - 31776 Colomiers - Tél. 05 61 61 50 00
www.pavillonblanc-colomiers.fr
Mardi: 12h-20h - Mercredi, samedi : 10h-18h - Jeudi, Vendredi : 12h-19h

DR

Yokoyama Yûichi (à gauche) lors de la mise en place de l'une de ses expositions au Japon.

phique a eu une influence sur votre vision artistique ?
Y. Y. : Je pense que oui. Mon père était un militaire. Nous avons donc souvent déménagé. Cela a contribué à développer mon intérêt pour les paysages et mon constant sens de l'émerveillement que ces paysages m'inspirent.

Est-ce que le métier de votre père vous a inspiré à d'autres niveaux ?
Y. Y. : Comme la plupart des soldats, il attachait beaucoup d'importance à la forme et aux manières. Il pouvait se mettre en colère contre moi si ma chemise dépassait, par exemple, de mon pantalon. Cela dit, je ne sais pas jusqu'à quel point cela a pu avoir une influence sur moi, mais c'est vrai que j'aime l'ordre dans la nature. Cela me rassure.

L'une des caractéristiques les plus frappantes de vos mangas est l'aspect flamboyant de vos personnages. Leurs visages et leurs vêtements ont un côté très étrange. Pourquoi donc ?
Y. Y. : Tout d'abord, j'ai toujours été intéressé par les civilisations inconnues et étranges. Par ailleurs, j'aime créer des histoires et des personnages qui détonent tant que le temps et l'espace sont concernés. Mes récits peuvent aussi bien se dérouler dans le futur que dans une lointaine galaxie. J'aime bien cette notion de vague. Enfin, je suis très intéressé par la mode. Aussi ma façon de raconter des histoires me permet de faire quelques expériences dans le domaine vestimentaire.

Tous vos personnages sont des hommes. C'est bien cela ?
Y. Y. : Tout à fait. La raison est toute simple. Je

n'arrive pas à bien dessiner les femmes. Il est vrai aussi que selon le bouddhisme, les femmes sont des êtres impurs qui sont connus pour dérégler l'écoulement tranquille du temps. C'est la raison pour laquelle elles sont notamment exclues de l'univers du sumo.

D'où vous viennent les idées pour construire vos histoires ?

Y. Y. : Mon inspiration est multiple. Cela peut venir de quelque chose que j'ai lu ou bien vu sur un écran. Mais cela peut également être quelque chose de très banal. En fait, je crois que tout peut vraiment m'inspirer.

J'ai entendu dire que vous n'étiez guère intéressé par le travail des autres mangaka.

Y. Y. : C'est exact. On me demande souvent quelles sont mes préférences ou mes influences artistiques, mais je n'en ai aucune. Le seul mangaka que j'apprécie s'appelle KOTOBUKI Shiriagaki [publié en France chez Milan]. J'aime vraiment son style.

Il est vrai qu'en se fondant seulement sur vos œuvres, on a l'impression que vous semblez plus intéressé par le cinéma que par les mangas. Avez-vous des films ou des réalisateurs préférés ?

Y. Y. : J'adore *Solaris* et *Stalker* d'Andrei Tarkovski et *2001, l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick.

RÉFÉRENCES

La plupart des ouvrages de YOKOYAMA Yûichi sont publiés en France aux Editions Matière. L'éditeur de Montreuil suit cet auteur depuis 2004 avec cette constance qui caractérise son attachement au travail de cet auteur unique.

***Travaux publics*, trad. par Céline Burel, 2004, 13€**
***Combats*, trad. par Céline Bruel, 2004, 12€**
***Voyage*, trad. par Céline Bruel, 2005, 13€**
***Jardin*, trad. par Céline Bruel, 2009, 22€**
***Nouveaux corps*, trad. par Céline Bruel, 2010, 15€**
***Explorations*, trad. par Céline Bruel, 2011, 17€**
***Baby Boom*, trad. par Céline Bruel, 2012, 23€**

Néanmoins, mes histoires ne relèvent pas pour autant de la science-fiction. Elles possèdent des éléments futuristes, c'est évident, mais mon objectif est de créer des histoires hors du temps dont le sens dépasse une période en particulier. Ce que je n'aime pas dans la science-fiction, ce sont les histoires qui présentent justement le futur comme un développement du temps présent. Ce que j'essaie de créer, de mon côté, serait ce que j'appellerais de la fiction spéculative. En d'autres termes, je me demande à quoi nous pourrions ressembler si notre civilisation avait emprunté une autre voie. Quelles valeurs partagerions-nous alors ? Quelle esthétique développerions-nous ? Peut-être que plus personne ne porterait de chaussures ou que tout le monde dissimulerait son visage derrière un masque. Peut-être que nous ne communiquerions plus en utilisant des mots. Vous pouvez donc dire que mes récits sont des sortes de prédictions. Voilà pourquoi, beaucoup de mes lecteurs trouvent les univers que je crée si peu familiers. Je leur donne peu de points de référence sur lesquels ils peuvent s'appuyer.

Il y a une dimension très poétique dans vos mangas qui provient entièrement de vos dessins. Dans *Jardin* (2009), vous avez introduit davantage de dialogues, mais ceux-ci demeurent très bruts. Cela signifie-t-il que vous-même vous n'aimez pas vous exprimer par la parole ?

Y. Y. : Je ne veux pas dépendre de la qualité des mots ou des dialogues, car il est presque impossible d'avoir une traduction parfaite dans les langues étrangères. Les mots et les dialogues ne sont pas universels. Et puis, j'aime laisser aux lecteurs la liberté d'interpréter mes œuvres. Les gens m'interrogent sur les symboles et le sens caché qu'elles pourraient contenir, mais, en vérité, il n'existe aucune explication intellectuelle sur ce qui se passe dans mes histoires ou sur les agissements de mes personnages. Les lecteurs peuvent imaginer ce qu'ils veulent dans mes mangas et vous serez d'accord avec moi pour dire que l'absence de mots et d'explications rend un récit beaucoup plus ambigu.

Pourquoi, selon vous, vos histoires plaisent tant aux lecteurs étrangers ?

Y. Y. : Pour être tout à fait franc, je trouve que les étrangers ont une bien meilleure compréhension de ce que je suis en train d'accomplir que les Japonais. Les commentaires du genre "*vos dessins sont tellement détaillés*" ou "*vos histoires m'ont beaucoup amusé*" que je reçois de la part de ces derniers ne correspondent pas aux réactions que j'attends des lecteurs.

Puisque nous évoquons vos dessins, combien de temps mettez-vous pour réaliser un manga ?

Y. Y. : *Voyage* et *Jardin* m'ont pris chacun une année. *The Room of the World Map* a été un travail de plus longue haleine. Il m'a fallu deux mois pour imaginer la trame et faire le premier jet. Mais j'ai mis dix-huit mois pour boucler le projet. J'ai vraiment passé trop de temps sur cette œuvre.

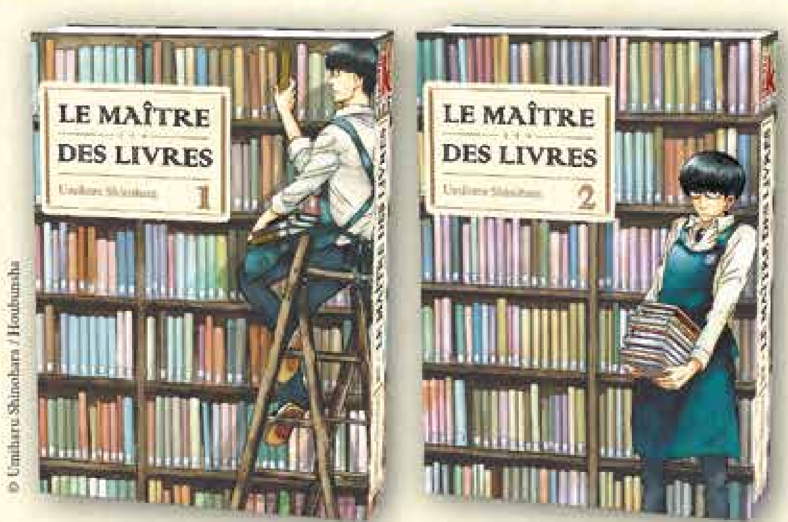
Le temps et sa description occupent une place centrale dans vos mangas. Bon nombre de lecteurs qui vous découvrent pour la première fois sont déconcertés par la façon dont vos histoires se terminent sans raison brutalement.

Y. Y. : Cela s'explique par le fait que les gens sont habitués à des histoires avec un début et une fin. Ils ont besoin d'avoir ce genre de chose. Mais il ne s'agit que de conventions. Cela n'a rien à voir avec la vie réelle et la façon dont le temps se déroule naturellement. C'est pourquoi mes histoires commencent au milieu. C'est un peu comme lorsque vous allumez la télévision et commencez à suivre un film qui a déjà commencé. Vous en regardez 10 ou 15 minutes. Pourquoi les personnages agissent comme ça ? Que se passera-t-il une fois que vous aurez éteint la télé ? Vous n'en savez rien. Tout dépend de votre imagination.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME

LE MAÎTRE DES LIVRES

Une magnifique ode au monde du livre et un puissant hommage aux grands classiques de la littérature jeunesse du monde entier !



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

Retrouvez Komikku Éditions sur les réseaux sociaux



www.facebook.com/komikku
www.twitter.com/komikku



EXPÉRIENCE Mieux que le resto, le *bentô*

MAEDA Haruyo tient à ce que son mari et ses enfants mangent bien. Son secret : de délicieux plats mis en boîte.

A 6 h, je me lève avec la bonne odeur de riz cuit que j'ai préparé la veille dans l'autocuiseur. Mon mari qui travaille dans une entreprise de transport, mon fils aîné qui est élève de prépa et ma fille lycéenne ont besoin de *bentô* pour déjeuner. Mon plus jeune fils, quant à lui, a la cantine obligatoire à l'école. Pour préparer 3 bentô, je dois préparer 5 *go* (environ 750g de riz). Car mon mari et mon fils aîné emportent 3 *onigiri* (boulette de riz) en plus de leur *bentô* pour grignoter en fin d'après-midi. Je n'ai que 3/4 heures pour tout préparer. Donc la mise en place est très importante. Voilà le *bentô* d'un jour :

- Porc émincé sauté au sel : la veille, faire mariner du porc émincé avec du sel et un poireau japonais émincé. Le matin, cuire le porc à l'huile de sésame.
- *Tamagoyaki* (omelette japonaise) : le matin, casser 3 œufs, assaisonner avec le *dashi* (bouillon japonais), la sauce soja. Aujourd'hui, j'ai ajouté des petits poissons séchés et du *shiso*. Cuire dans la poêle spéciale *Tamagoyaki*.
- *Horenso no gomaae* : j'en ai gardé un peu du dîner de la veille.
- *Kinpira gobo* : mise en place en avance et congeler.
- *Chijimi* : j'en ai gardé un peu du dîner de la veille.
- Riz nature avec de la poudre de *shiso* rouge.
- Les fruits

Comme ça au bout de 30 minutes,, mes 3 *bentô* sont prêts. Je prépare ensuite 6 *onigiri*. J'utilise des *mentaiko* (œufs de cabillaud pimentés), du *shio konbu* (algue séchée et salée), de l'*umeboshi* (prune salée), du *torisoboro* (poulet haché assaisonné), du saumon salé avant de les entourer avec de l'algue séchée (*nori*).


Bœuf sauté, tamagoyaki, kinpira gobo (Salsifis mijoté), salade de pâtes, umeboshi et fruits.

La taille des boîtes à *bentô* varie beaucoup au Japon. Comme mon mari et mon fils aîné mangent beaucoup, ils ont droit à la grande boîte. Celle de ma fille est plus petite.

Quelques exemples de *bentô* que je prépare en fonction de la saison :

- Porc pané frit & Salade
- Œuf dur à la sauce mayonnaise
- Jambon, fromage & concombre

- Poulet sauté aux légumes
- *Horenso no gomaae* (Epinard aux sésames)
- *Hijiki no nimono* (voire Zoom Japon juin)
- *Tamagoyaki* (omlette japonaise)
- *Umeboshi* (Prune japonaise salée)
- Salade de fruits

- *Gyuniku no Yasaimaki* (Roulé au bœuf et aux légumes)
- *Horenso no gomaae*
- *Hijikino nimono*
- *Tamagoyaki* avec gingembre rouge
- *Umeboshi*
- Fruits

- *Kushikatsu* (Brochette frite)
- *Kyuri no sunomono* (concombre au vinaigre)
- *Hijikino nimono*
- *Tamagoyaki*
- *Umeboshi*
- Fruits

- Poulet sauté au gombo
- *Kyuri no sunomono*
- Pâte au Ketchup
- Tamagoyaki aux algues
- *Kiriboshi daikon* (Navet japonais mijoté)
- *Chikuwa no amakarani* (Surimi sucre salé)
- *Umeboshi* & sésame noir

MAEDA HARUYO

LA RECETTE DE HARUYO

Tamagoyaki
(Omelette à la japonaise)

PRÉPARATION

1 - Casser les œufs et bien mélanger avec le dashi. Si vous voulez des garnitures, ajoutez-les maintenant.
2 - Chauffer la poêle spéciale Tamagoyaki et huiler.
3 - Verser une partie des œufs battus, puis étaler sur toute la surface de la poêle
4 - Plier environ 1,5 à 2 cm puis rouler.



5 - Huiler puis verser une autre partie des œufs battus, puis étaler.
6 - Rouler.
7 - Répéter la même opération jusqu'à la fin de la pâte.
8 - Laisser tiédir puis couper en 6 portions.

IDÉES SUPPLÉMENTAIRES

En France, il est difficile de trouver la poêle spéciale Tamagoyaki. Vous pouvez utiliser une poêle normale. Le tamagoyaki est l'ingrédient indispensable pour le *bentô*.

INGRÉDIENTS
(pour 2-3 personnes)

3 œufs moyens
1 cuillère à soupe de dashi (Bouillon japonais) (15 ml)
Garniture (si nécessaire) : quelques feuilles de nori (algue séchée), gingembre rouge haché, sésame, etc.

Pour la cuisson
1 cuillère à soupe d'huile (10 ml)



Gabriel Bernard

Comme il s'agit de sentiers sacrés, un torii marque son entrée comme ici à Hosshinmon-ôji. Il y a 7 km à parcourir à pied pour atteindre Kumano Hongû Taisha.

DÉCOUVERTE **Sacrés chemins à parcourir**

Inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco, il y a 10 ans, les sentiers de Kumano réservent bien des surprises.

Tout peut commencer au mont Kôya (Kôyasan) au sommet duquel se trouve un complexe de quelques 120 temples et monastères bouddhiques initiés en 816 par le célèbre moine Kûkai, fondateur du bouddhisme Shingon, l'un des principaux courants de cette religion dans l'archipel. De cet endroit sacré que l'on atteint en train en environ deux heures au départ d'Ôsaka et qui vaut que l'on y passe au moins deux jours dont une nuit dans un des monastères *(shukubô)* pour goûter la fameuse cuisine végétarienne *(shôjin ryôri)*, il est possible d'emprunter l'un des chemins de pèlerinage (Kumano kodô) pour rejoindre différents autres sites sacrés situés au sud de la péninsule de Kii, dans la préfecture de Wakayama. Il y a tout juste dix ans, ces sentiers, qui ont vu passer des centaines de milliers de pèlerins depuis plus de 1000 ans, ont été enregistrés sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco comme faisant partie des "Sites sacrés et chemins de pèlerinage dans les Monts Kii". Cette inscription leur a permis de connaître une plus grande notoriété au-delà des frontières du pays, mais a surtout incité les autorités locales et nationales d'en assurer l'entretien pour certains et la réhabilitation pour d'autres. Il est donc possible de suivre l'une de ses routes et pénétrer dans un univers pour le moins extraordinaire composé de paysages magnifiques et de rencontres atypiques. Elles sont plus ou moins faciles en fonction des difficultés du relief, mais chacun pourra trouver celle qui lui convient le mieux. Dans tous les cas, les chemins sont aujourd'hui très bien balisés et les cartes mises à disposition des touristes permettent d'imaginer des itinéraires adaptés à ses envies et à ses capacités physiques.

Plusieurs routes composent le fameux réseau de Kumano kodô. Kohechi, celle qui relie le mont Kôya à Kumano Sanzan (les trois sanctuaires sacrés) au

Gabriel Bernard

Depuis la Nakahechi, à Fushiogami-ôji, on aperçoit le grand torii qui marque l'emplacement originel du Kumano Hongû Taisha au bord de la rivière Kumano.

sud-est de la péninsule de Kii, en coupant cette dernière par son centre, est sans doute l'une des plus difficiles. Longue de 70 km, elle se caractérise par des sentiers parfois abrupts et des cols à plus de 1000 m, ce qui demande une excellente préparation. Pas besoin d'être un as de l'escalade, mais il ne s'agit pas d'une marche tranquille d'autant que les premiers vingt kilomètres se font dans une région isolée. Mais vos efforts seront récompensés par une traversée de lieux fantastiques qui donnent toute sa dimension mystique au pèlerinage entrepris, il y a tant de siècles, par ceux qui pratiquaient de rigoureux rites religieux. Située à un peu plus à l'est, la route d'Ômine Okugake relie le sud de Nara à Kumano Sanzan. La légende dit que cette route aurait été ouverte par En no gyôja, fondateur du *shugendô*, une pratique spirituelle où la relation entre l'homme et la nature est primordiale. Quand on marche au milieu de ces sentiers, on comprend pourquoi les pèlerins attachent tant d'importance au lien avec la nature. Aussi ardu que le Kohechi, l'Ômine Okugake se caractérise aussi par ses 75 étapes *(nabiki)* où les pèlerins effectuaient leurs rites. L'une des plus célèbres est Misen où En no gyôja accomplissait, dit-on, l'ascèse.
Si l'on est peu entraîné à faire des efforts dans un environnement naturel exigeant, il vaut mieux opter



Gabriel Bernard

Stèle indiquant que l'Ômine Okugake entre Nara et Kumano Sanzan est enregistré au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis juillet 2004.

Il faut emprunter un long escalier de pierre pour atteindre l'enceinte du Kumano Hongû Taisha, exemple parfait de l'architecture des sanctuaires shintô.

Gabriel Bernard

pour d'autres routes moins difficiles. La première d'entre elles est Nakahechi, le chemin central, qui part de Tanabe, sur la côte ouest de la péninsule, vers les principaux sanctuaires de la côte est, en traversant les montagnes. Ce sentier est très connu, car il est emprunté par la famille impériale, ce qui explique en grande partie pourquoi on trouve tout au long de son parcours de nombreuses auberges qui rendent le périple des plus agréables. Moins physique que les deux précédents, il est parfaitement adapté pour les personnes qui souhaitent accomplir une randonnée de plusieurs jours (3 ou 4 jours). Le point de départ est situé au Centre des chemins sacrés de Kumano (Kumano Kodô Kan) situé à Takijiri, à une quarantaine de minutes en bus de la gare de Tanabe. Le premier bus quitte la gare à 6h24, le dernier à 20h40. Créé après l'enregistrement au Patrimoine de l'Unesco, cet établissement offre à la fois toutes les informations nécessaires pour bien entreprendre son voyage à pied, mais aussi une boutique où vous pourrez trouver les équipements indispensables au pèlerin du XXIe siècle. Ôhechi est une autre route au départ de Tanabe vers Kumano Sanzan (120 km). Sa particularité est de longer la côte méridionale de la péninsule de Kii, offrant aux amateurs de vues sur la mer de fantastiques souvenirs et de mémorables clichés, notamment au moment du lever ou du coucher du soleil. Kushimoto propose un panorama magnifique. Elle est entrée dans l'histoire après le naufrage de la frégate turque *Ertugrul* en septembre 1890 au cours duquel la population locale s'est illustrée pour secourir les marins. Considéré comme l'acte fondateur de l'amitié entre les deux pays, cet événement a donné naissance à un musée turc (250 yens, 9h-17h). La dernière route est aussi la plus longue avec ses 170 kilomètres entre le sanctuaire d'Ise et Kumano Sanzan. Iseji longe la côte orientale de la péninsule de Kii. Elle se caractérise par ses nombreuses portions pavées et la variété des paysages qu'elle traverse. C'est sans doute la plus complète de ce point de vue.

Bien entendu, vous n'êtes pas obligé de suivre l'intégralité des différents chemins sacrés d'autant qu'ils ne sont pas encore tous accessibles au touriste lambda. Le balisage est bien présent, mais certains

Gabriel Bernard

Un arrêt de bus le long de la Nakahechi. Celui de Fushiogami-ôji à 10 mn de Hosshinmon-ôji.



Gabriel Bernard

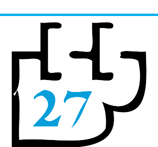
A la suite d'un typhon, c'est sur les récifs de Kushimoto que la frégate Ertugrul s'est échouée faisant 533 morts.

passages n'ont pas été entretenus pendant des décennies, nécessitant des travaux qui sont réalisés progressivement depuis l'inscription au Patrimoine mondial. C'est l'un de ses effets positifs. Un réseau de bus permet au visiteur de suivre une portion donnée de chacun des sentiers et de faire une belle ballade au milieu des forêts et des montagnes de cette magnifique région. Par exemple, sur la Nakahechi, on peut par exemple se contenter de relier Hosshinmon-ôji au Kumano Hongû Taisha, une marche d'environ 7 kilomètres à travers des sentiers forestiers et des passages pavés. Cela donne une excellente idée du type de paysages rencontrés par les pèlerins qui faisaient le périple sur toute sa longueur. Ces derniers entreprenaient ce pèlerinage pour atteindre les trois grands sanctuaires (Kumano Sanzan) : Kumano Hongu Taisha, Kumano Nachi Taisha et Kumano Hayatama Taisha. Situé à l'origine au bord des rivières Kumano et Otonashi, le premier a été déplacé sur des hauteurs après la crue de 1889. Sur son site initial, Oyunohara, on a construit un *torii* géant que l'on aperçoit des sentiers. Kumano Nachi Taisha est célèbre pour sa chute d'eau de 133 m de hauteur qui est à l'origine du sanctuaire. Le dernier est situé à l'embouchure de la rivière Kumano où se déroule, le 16 octobre chaque année, la fête Mifune Matsuri au cours de laquelle des jeunes gens de la région font une course de bateaux à rames jusqu'à l'île de Mifune. Rassurez-vous, après toute cette marche, vous n'aurez pas à ramer.

GABRIEL BERNARD

INFOS PRATIQUES

POUR S'Y RENDRE Au départ de Shin-Ôsaka, il faut environ 4 heures de train pour se rendre à Shingû. C'est le meilleur point de départ pour découvrir les trois grands sanctuaires (Kumano Sanzan) en bus. Si vous souhaitez effectuer une longue randonnée, rendez-vous à Tanabe (2 heures au départ de Shin-Ôsaka). Prenez ensuite le bus jusqu'à Takijiri (40 mn environ) où vous trouverez le Kumano Kodô Kan, le centre d'information des chemins sacrés. Les plus ambitieux peuvent partir du mont Kôya par la Kohechi. Au départ d'Ôsaka, empruntez la ligne Nankai à Nanba jusqu'à Gokurakubashi (80 mn) au pied du mont Kôya.



événements

EXPOSITION L'ESTAMPE JAPONAISE aux 19 et 20èmes SIECLES

vous présente une série d'œuvres, certaines ont inspiré les artistes européens d'autres sont l'aboutissement du processus créatif reliant le Japon et l'Europe...
Du 18 au 30 septembre 2014 entre 10h et 18h
Planète Rouge
25 rue Duvivier
75007 Paris







cours

● Cours de japonais pour les enfants :
5 classes de japonais pour les enfants de 4 à 11 ans, de débutants à bilingues. Tous les mercredis matins et après-midis à partir de 10h30 jusqu'à 17h30. Cours organisés au fil des saisons et du calendrier japonais. Une immersion total dans la culture japonaise.
Rens. 01 47 00 77 47
Réservez dès maintenant sur www.espacejapon.com

logements

● Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier franco-japonais à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses clients japonais. Nos services sont GRATUITS pour nos propriétaires. Paris Fudosan 18 rue de Richelieu 75001 Paris 0142868739 service@paris-fudosan.com

divers

● Décoration intérieure : enduits, peinture, travaux très soignés tél : Robert 06 4355 3570 email robert.charzat@wanadoo.fr

● Cherche nounou japonaise (6 et 2ans1/2). Sortie crèche et école à Paris Gambetta, lundis16h-19h. 50€/3h. Miya@noos.fr

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)	
Emploi	50€ttc
Evénement	45€ttc
Cours	40€ttc
Amitié	40€ttc
Logement	35€ttc
Divers	30€ttc
Options	
20 car. suppl.	5€ttc
option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
cadre	50€ttc
gras	50€ttc
img. papier	100€ttc

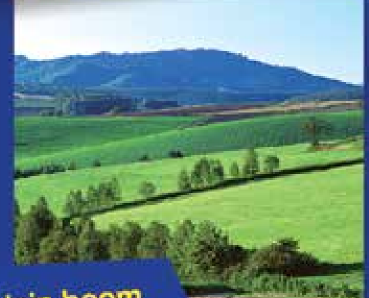
Pour passer votre annonce dans ZOOM Japon, veuillez vous rendre sur **www.zoomjapon.info**

ZOOM JAPON
Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Jean Derome, Inuhiko Yomota, Yasuhiko Yokoi, Hiroshi Yamaguchi, Ritsuko Koga, Haruyo Maeda, Kimié Ozawa, Gaku Kashio, Takako Taniguchi, Yoshié Takano, Miwa Takano, Rié Tanaka, Makoto Sato, Marie Varéon (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud


ANNECY
Budori
l'étrange voyage
Un conte écologique
de Gisaburo Sugii
réalisateur de
Train de nuit dans la voie lactée
et par l'auteur de
Goshu le violoncelliste
- DE 14 ANS = 4 EURO
FESTIVAL DE BUSAN
FESTIVAL DE SITGES
AU CINÉMA LE 27 AOÛT 2014
Paris MÔMES
ZOOM JAPON
EUROZOOM
Le Monde des ados
J-ONE

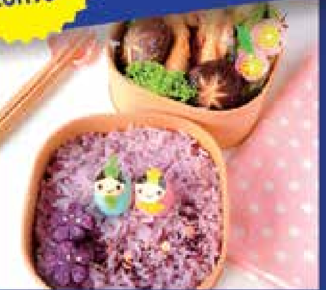


CYCLE AROUND JAPAN – Randonnée estivale à Hokkaido


dimanche
14 septembre
20h10

BENTO – Une pratique en plein boom







JAPAN NIGHT
The Super J-Music Live Show

1ère partie
27/9 samedi 18h10

2ère partie
28/9 dimanche 18h10

Sukima Switch
FUNKY KATO
Naoto Inti Raymi
Kaori Kishitani
The Gospellers
YUZU
Kazuyoshi Saito
UKASUKA-G
IKIMONOGAKARI
MAN WITH A MISSION
SEKAI NO OWARI
Perfume
L'Arc-en-Ciel



NHK WORLD

www.nhk.or.jp/nhkworld/

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais, disponible en France à travers les fournisseurs suivants:



canal 473



canal 182



canal 680



canal 270



canal 731/732



canal 222